



## Lettre d'opinion

### Les francs-tireurs ratent la cible!

L'émission *Les francs-tireurs*<sup>1</sup>, épisode 416, intitulé *Hommes en détresse* n'a pas laissé les porte-parole de *L'Alliance* indifférentes. Bien que nous partagions certains points de vue soulevés par les 3 invité-e-s, dont le fait : que les rôles de genre sont encore aujourd'hui assez rigides; qu'il existe des facteurs pour évaluer le risque homicide; que les voisin-e-s interrogé-e-s après un homicide conjugal ne sont pas en mesure de brosser un portrait fidèle de la situation, ces personnes ignorant les détails de la vie quotidienne de la famille concernée; plusieurs propos nous ont remués! C'est le cas notamment de :

- Le titre de l'entrevue : Hommes en détresse. Loin de nous l'idée de nier que les hommes autant que les femmes puissent traverser des épisodes de détresse. Toutefois, nous déplorons le choix de l'angle d'analyse, la détresse plutôt que l'usage de violence, un choix qui a actuellement la cote, tant dans les médias qu'au gouvernement. Par exemple, rappelons que parmi les résultats issus des travaux du *Comité d'experts sur les homicides intrafamiliaux*, le ministre Hébert a annoncé l'injection de sommes pour venir en aide aux hommes « en difficulté ». D'où vient cette pudeur dans le choix des mots qui voile la violence et, à travers elle, la responsabilité des gestes posés? Est-ce que le thème détresse est devenu synonyme de violence?
- « Y'a pas une épidémie d'homicides intrafamiliaux au Québec », après quoi l'intervenant compare les données québécoises à celles d'autres pays et d'autres provinces canadiennes, soulignant que les taux sont équivalents. Ces propos ne risquent-ils pas de banaliser un inquiétant phénomène qui trouve racine dans nos sociétés patriarcales et qui, chaque année, allonge la liste des victimes?
- La rupture serait le plus souvent initiée par la femme. Le choix d'attirer notre attention sur ce sujet a de quoi surprendre puisqu'il met en exergue le désarroi des hommes confrontés à une rupture qu'ils n'ont pas eux-mêmes choisie. Cette intervention nous rappelle qu'il n'y a pas si longtemps, les femmes n'avaient aucun pouvoir décisionnel dans le couple, pas même celui de quitter un conjoint violent. Ce genre de propos ne contribue-t-il pas à banaliser, dans l'esprit de certains hommes comme dans l'esprit populaire, le passage à l'acte?
- L'accès aux métiers non traditionnels est socialement soutenu pour les femmes alors qu'on ne fait pas l'inverse pour les hommes. Si des programmes existent pour les femmes c'est qu'elles ont été et sont encore victimes de discrimination systémique. D'ailleurs, malgré les avancées, elles continuent d'être désavantagées aux plans économique, politique, social, etc., et occupent encore majoritairement des postes moins bien rémunérés et plus précaires. N'est-il pas absurde qu'au nom de l'égalité, des professionnel-le-s comparent la distribution de ressources sans reconnaître la domination sociale des hommes? Il en va de même pour les modèles professionnels offerts aux garçons. Un intervenant précise que si, dans le passé, la médecine ou la psychologie étaient valorisées, aujourd'hui il leur faut plutôt être chef d'entreprise pour obtenir la cote. N'est-ce pas parce que les secteurs auparavant occupés par les hommes et récemment accessibles aux femmes perdent de leur notoriété que les hommes les boudent?

- Deux sujets feraient défaut en milieu scolaire : la question des transformations chez le garçon et celle de la jalousie dans les rapports amoureux. Contrairement à ces affirmations, des adolescent-e-s nous ont confirmé que, dans le cadre des cours de sciences et d'éthique, les changements tant chez le garçon que chez la fille sont présentés en classe, dont les poussées de testostérone. Quant à la jalousie dans les rapports amoureux, le programme SAISIR<sup>2</sup>, développé par *L'Alliance* et animé dans les écoles secondaires de plusieurs régions du Québec, traite le sujet. Puisqu'il en est ainsi en Gaspésie, est-ce vraiment différent ailleurs au Québec?
- Quand une femme a une peine d'amour, ses amies la soutiendraient alors que quand c'est un gars, on lui offrirait une bière sans prendre le temps de lui dire que ça doit être difficile. Cette affirmation nous semble discutable et exagérée. Nous connaissons des hommes qui font preuve entre eux d'empathie et de soutien et à l'inverse, la femme violentée dont le conjoint a si bien fait le vide autour d'elle, que celle-ci n'a plus ni parente ni amie à qui se confier. N'est-ce pas sombrer dans la démagogie populiste que de prétendre à ce point à l'absence d'entraide pour les hommes et, *a contrario*, à la facilité d'accès au soutien pour les femmes?
- Les services d'aide aux hommes ne recevraient que 7 % des sommes consenties aux ressources communautaires spécialisées en violence conjugale. Quoique soit mentionnée la pertinence du financement des services aux femmes, cette allusion n'explique pas la grande différence au regard de la typologie des maisons d'aide et d'hébergement qui, elles, œuvrent 24 h/24, 7 jours/7. La population peut être rassurée, le ministère de la Santé et des Services sociaux favorise l'équité dans le soutien financier, à ressources communautaires comparables, soutien financier comparable<sup>3</sup>. Ignore-t-on ici le proverbe qui enseigne *on ne compare pas des pommes avec des oranges*?
- Aucune entreprise ne voudrait s'associer aux ressources pour hommes parce que la cause n'est pas touchante contrairement à celle des femmes violentées. À l'évidence, d'aucun-e-s sont plus sensibles au sort des femmes violentées et de leurs enfants qu'à celui de leur agresseur. Toutefois, aucun de nos refuges n'est fréquemment approché pour un soutien financier substantiel. Lorsqu'une entreprise s'associe à nous, c'est qu'un projet bien ficelé lui a été soumis. Croyez-vous que dans notre société patriarcale, la cause des femmes violentées dans un contexte conjugal ait toujours la faveur populaire?

Au final, n'est-il pas étonnant qu'alors que l'émission s'introduit par un mois de février « assez violent », ce n'est que du bout des lèvres et à de très rares occasions que le vocable violence est utilisé au profit de détresse, abandon, absence de modèles ?

Nous souhaitons que des services pour les hommes qui usent de violence envers leur conjointe leur soient offerts. Nous croyons toutefois que ni la détresse, ni l'abandon, ni la prétendue absence de modèles, ni un passé difficile, ne peuvent servir à expliquer la violence, d'autant que la ligne est mince entre explication et justification. Le recours à la violence est un choix que l'auteur et les personnes qui interviennent auprès de lui se doivent de reconnaître!

*L'Alliance gaspésienne des maisons d'aide et d'hébergement,*

Par : Monic Caron et Nancy Gough, porte-parole

[www.alliancegaspesienne.com](http://www.alliancegaspesienne.com)

<sup>1</sup> <http://zonevideo.telequebec.tv/media/11041/emission-416/les-francs-tireurs>.

<sup>2</sup> L'ALLIANCE GASPÉSIENNE DES MAISONS D'AIDE ET D'HÉBERGEMENT. *Session d'Ateliers Interactifs de Sensibilisation, d'Information et de Réflexion à la violence dans les relations amoureuses des adolescent-e-s*, édition mise à jour en 2009, 104 p.

<sup>3</sup> GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. Ministère de la Santé et des Services sociaux, *Programme de soutien aux organismes communautaires 2014-2015*, 2014, p. 15.